

LE TEMPS

SCÈNES ABONNÉ

A GENÈVE, 12 TONNES D'EAU POUR UN SOLO

Au Théâtre du Galpon, Pascal Gravat s'immerge pour danser les drames de la migration et les défis de toute traversée humaine



Les bras en croix, sérénité ou reddition? — © Elisa Murcia Artengo



Marie-Pierre Genecand

Publié vendredi 22 avril 2022 à 14:31
Modifié samedi 23 avril 2022 à 10:33

Un visage les yeux fermés, à moitié enfoui dans une nappe d'eau, tandis que les reflets dansent en silence sur le plafond du Galpon. Plus loin, des bras en croix dont les mains, éclairées d'en haut, rappellent la force ou la crucifixion. Plus loin encore, sur une musique haletante cette fois, des sauts, des bonds, des rotations couleur rouge sang. Et puis, ce motif derviche pour terminer: un homme en complet veston qui tourne sur lui-même et anime les flots, ceux du puits, mais aussi ceux du débord de 25 m² donnant au théâtre près de l'Arve un air de marée

Lire aussi: A Genève, l'eau retrouvée

Jouant parfaitement avec les lumières de Jean-Marc Tinguely et la musique de Pierre-Alexandre Lampert, le danseur Pascal Gravat pense aux migrants ou à la simple destinée humaine et raconte le double visage de la mer, tantôt réconfortante, tantôt menaçante. Est-ce moi que tu cherches? est un spectacle intime, nocturne, primitif. On vient tous de l'eau et on y retourne volontiers le temps de ce solo.

Rock star fêlée

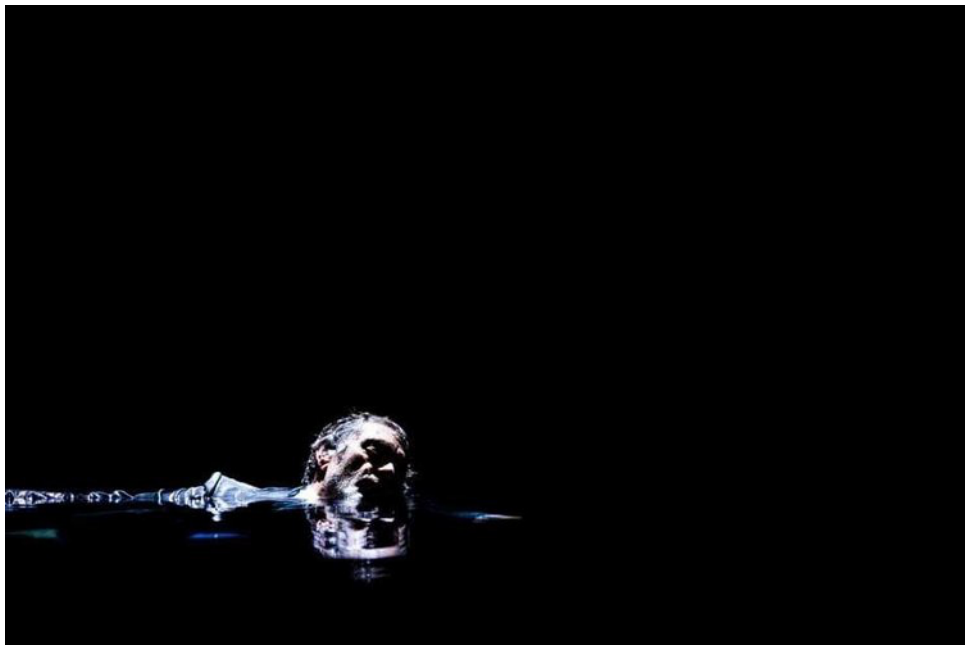
Pascal Gravat a un côté rock star fêlée qui va bien avec cette étrange traversée mêlant narcissisme – le très bel effet de miroir sur une ballade musicale apaisée – et contrition – le puits est petit, l'artiste doit veiller à ne pas se cogner et l'eau est à 13 degrés! On a souvent salué le danseur dans des pièces où il suspend le temps et dessine un chemin poétique qui parle à chacun.

A ce sujet: Un solo méditatif comme une réparation intérieure

Ici, Pascal Gravat, qui est aussi chanteur dans le groupe Pilot on Mars, a choisi l'eau, 12 tonnes exactement, pour cheminer et l'option a d'abord effrayé Gabriel Alvarez, codirecteur du Galpon, qui a légitimement craint l'inondation. Sous la direction affûtée du scénographe Alex Gerenton, liner (bâche en caoutchouc pour bassin), structures métalliques et sangles ont suffisamment renforcé les parois de bois pour rassurer le capitaine des lieux.

Profonds questionnements

Vogue le navire, donc, ou plutôt dérive l'individu et ses profonds questionnements sur le vivant. «Pascal a 65 ans, souffle une spectatrice privilégiée. Il sent la fatigue, l'usure, la solitude aussi. Dans ce solo, il rappelle que, quoique l'on crée de manière collective, on est toujours confronté à soi-même au final.»



Narcisse en son miroir.
— © Elisa Murcia Artengo

D'où le côté parfois sombre de ce solo élaboré sous le regard extérieur de Melissa Cascarino. Ce moment notamment où, sorti sur la berge qu'il ne reconnaît plus (Françoise Hardy chante La maison où j'ai grandi), le déraciné replonge sous la surface. On pense alors au magnifique La Forme de l'eau et au pouvoir d'attraction des profondeurs. Cet autre passage aussi où le danseur, bondissant en tous sens, semble lutter pour sa survie. Ou alors ce dos qui flotte, évoquant la noyade. Et

puis il y a souvent cette respiration forte qui témoigne du caractère étouffant des flots



Pascal Gravat dans une lutte pour la survie.
— © Elisa Murcia Artengo

La mer qui maternelle

Mais, d'un autre côté, la mer est aussi maternelle. Comme lorsque, dans un crépuscule rougeoyant, la surface lisse semble bercer le visage. Ou ces jeux aquatiques durant lesquels le danseur devient animal marin. Et encore ces apparitions très graphiques d'une main ou d'un pied qui se détachent du plan. Dans ces séquences, l'eau porte plus qu'elle ne pèse et la beauté des images réconcilie le spectateur avec cet élément inquiétant.

«Est-ce moi que tu cherches?» jusqu'au 30 avril, **Théâtre du Galpon**, Genève.